

ont entassé leurs objets les plus précieux. Les hommes conduisent, la tête basse; les femmes, tenant leurs enfants dans leurs bras, pleurent. Nous aussi, nous sentons de grosses larmes rouler sur nos joues, à l'aspect de tant de désolations, et ce sont les nôtres que la guerre ruine ainsi, quand, bien conduits, nous aurions pu les affranchir de tant de malheurs. »

Plus loin, le commandant David nous montre ces vaincus battant en retraite dans la nuit : « Le silence est complet dans la colonne. On n'entend que le bruit monotone des quarts de fer-blanc qui se heurtent contre le fourreau des sabres.... « Toutes les cartouches, portées dans les étuis-musettes sont hors de service. La pluie a réduit toutes les boîtes en bouillie et l'on se demande comment on pourrait lutter si les Prussiens paraissent. » Voilà pour les inconvénients physiques, mais, pour une armée en déroute, il y a quelque chose de plus terrible encore, c'est la souffrance morale. Quels serremments de cœur attendent, en chemin, les soldats vaincus ! Dans son journal, cet officier raconte encore, avec une tristesse profonde comment, le 11 août, nos soldats arrivés à Saint-Remimont sont accueillis par les habitants avec effusion. « Les braves gens, dit-il, ne comprennent pas la situation, et quand, m'adressant à la bonne femme chez qui je suis logé, je lui dis que nous devons beaucoup la gêner : « Comment donc, me répond-elle, avec vous, nous sommes sûrs de ne pas être attaqués par les Prussiens ! » « C'est malheureusement tout le contraire. » Et ce pauvre soldat, navré de n'avoir pas pu mieux défendre sa patrie, ajoute tristement : « Après une défaite, on ne devrait pas se montrer dans les villes (1). »

Ce sentiment de honte qui mord au cœur le soldat battu, tous ceux que la démoralisation impériale n'avaient pas atteint le ressentiaient jusqu'au profond de leur être. Mais, beaucoup aussi, atteints par la gangrène de ces dernières années, oubliant, dans ce grand désastre, la patrie en proie à l'étranger pour ne se soucier que de leur bien-être perdu et de leurs souffrances personnelles. On vit alors ce que les expéditions dans les rizières de Chine et les chasses à l'homme du Mexique avaient fait de ce vieux type si chevaleresque du soldat français. « Pluies diluviennes, écrit un officier du 1<sup>er</sup> corps (voyez son livre : *De Fraschwiller à Sedan*), vivres incomplets, pas d'effets, pas de tentes, pas de marmites. Nos soldats sont tout sordides de boue, et comme le caractère français ne perd jamais entièrement ses droits, beaucoup trouvent plaisant de s'affubler de tous les costumes, des vêtements les

(1) Extraits du journal du commandant David, tué le 31 août, près de Sedan (publiés dans le *Journal d'un officier de l'armée du Rhin*, par M. Ch. Fay).

« plus impossibles, les plus grotesques. Ils vivent, ils maraudent. Enfin, leur tenue est telle que les populations effrayées fuient à leur approche. On serait tenté de demander : Mais qui donc commande ici ? Le lieutenant Marescaldi, un des officiers d'ordonnance du maréchal, est accosté sur la route par deux zouaves de son régiment qui lui demandent la bourse ou la vie. Il leur répond en les menaçant de son revolver. »

Ainsi, se repliait ou plutôt fuyait sur Châlons cette vaillante armée de Wissembourg et de Reichshoffen dont la défaite avait fait une cohue. Les turcos dépenaillés marchaient à côté des cuirassiers épiques qui s'appuyaient sur leurs sabres et traînaient leurs bottes de cuir déchiré et leurs casques et leurs cuirasses bosselés par les balles. Enfin, l'armée parvient à Châlons. Mais il faut que le train des malheureux soldats s'arrête en gare pour laisser passer le train impérial, avec ses voitures, ses officiers de service et de bouche, ses batteries de cuisine. « Sept heures d'attente pour vingt-cinq kilomètres, écrit l'officier que nous venons de citer (1), sept heures pour nos pauvres vingt-cinq kilomètres; mais devant nous marchait la maison ou plutôt la boutique impériale. » Ce mot énergique rend, encore, à distance, la fureur de cette armée affamée et condamnée à attendre.

Napoléon n'était pourtant pas venu à Châlons par ce train impérial. Après être demeuré à Metz assez longtemps pour paralyser la retraite de Bazaine sur Verdun, retraite qui eût pu facilement être exécutée pendant les jours qui suivirent immédiatement la bataille de Forbach, après avoir beaucoup hésité, se lamentant comme un être débile ou se reprenant à espérer sans cause, parce que le vieux général Changarnier venait lui apporter le concours d'une épée qui n'était plus celle de la retraite de Constantine, l'empereur avait enfin pris le parti de se retirer. Le 14 août, il adressait la proclamation suivante aux habitants de Metz, proclamation incroyable de vanité et d'aveuglement et que les Messins lurent à peine et d'un air glacé :

« 14 août 1870.

« En vous quittant pour aller combattre l'invasion, je confie à votre patriotisme la défense de cette grande cité. Vous ne permettrez pas que l'étranger s'empare de ce boulevard de la France, et vous rivaliserez de dévouement et de courage avec l'armée.

« Je conserverai le souvenir reconnaissant de l'accueil que j'ai trouvé dans vos murs, et j'espère que dans des temps plus heureux, je pour-

(1) *Fraschwiller à Sedan* (in-8, page 46).

« rai revenir vous remercier de votre noble conduite. »

« NAPOLEON. »

« Du quartier impérial de Metz. »

Napoléon, à vrai dire, n'allait pas combattre l'invasion. Redoutant d'être bloqué dans Metz, il fuyait, mais trop tard et après avoir terriblement compromis la défense nationale et l'armée de la Moselle en ne faisant commencer le mouvement de retraite sur Verdun qu'à cette date du 14 août. On pouvait, en effet, se retirer quatre jours plus tôt. Mais l'armée n'ayant d'autre chef suprême que l'empereur, il fallait attendre l'ordre de Sa Majesté. Et c'est ainsi que les peuples sont sacrifiés aux hésitations, aux sottises et aux intérêts de leurs maîtres.

Un écrivain allemand, très-expert dans les choses de la guerre, et qui a étudié de près les événements de 1870-71, M. J. de Wickedé l'écrivait naguère et assez franchement dans la *Gazette de Cologne* :

« Le motif pour lequel, dès le 10 août, l'empereur Napoléon, — dit-il, — n'ordonna pas à l'armée de Metz de se mettre à son tour en retraite pour faire sa jonction avec celle de Mac-Mahon, reste encore une énigme. Le 10 août, il se trouvait à Metz au moins 180,000 hommes de bonnes troupes, très-aptés à se battre vigoureusement, en particulier toute la garde impériale, sans contredit l'élite de l'armée française. Metz était trop faiblement approvisionné pour une si colossale garnison, et la faim devait forcément, dans ces conditions, amener sa capitulation. Mais la place était suffisamment ravitaillée pour de longs mois avec une garnison de 50,000 hommes, et serait ainsi restée imprenable. »

Encore une fois l'inaction, l'effarement, l'inhabileté de L.-N. Bonaparte perdirent tout à Metz au commencement d'août, comme dans les Ardennes à la fin d'août, comme à Sedan au 1<sup>er</sup> septembre. Le pays ne doit pas l'oublier.

Parti de Metz le 14, l'empereur, accompagné de son fils, demeura à Longeville jusqu'au matin du 15, où un obus, venu d'une batterie prussienne cachée dans le bois, le salua de son explosion. Aussitôt, tandis que des chasseurs à pied fouillaient le bois, et que des chasseurs d'Afrique protégeaient la retraite, l'empereur s'enfuit au galop, coupant le long défilé de nos troupes en marche sur Gravelotte. Tandis qu'on se battait, autour de Metz, du 16 au 18, il gagnait Verdun, toujours sous bonne escorte, télégraphiant d'avance le nombre de coups verts qui devaient l'attendre aux lieux où il comptait s'arrêter. A Verdun, il se jeta dans un wagon de troisième classe et arriva, presque incognito, à ce camp de Châlons où les soldats ne le saluaient plus.

Le camp de Châlons était alors occupé par la mobile de la Seine, cette garde mobile tapageuse qui, au début de son installation, avait donné quelque inquiétude au maréchal Canrobert. Qui eût dit à ces jeunes gens turbulents et pris d'une certaine fièvre, d'un énerverment nostalgique, qui leur eût dit que le pays allait bientôt compter sur eux pour sa défense, et que ce serait à eux, avant un mois, d'opposer à l'envahisseur ce que M. Ollivier appelait *un rempart de poitrines humaines*. Nul n'avait douté du courage de ces mobiles, dont les Allemands disaient dédaigneusement : « Ce sont des collégiens, » et il y avait dans ces jeunes gens le même esprit de rébellion et de bravoure qui animait les braves et turbulents conscrits de 1814 (1).

L'aspect du camp était, vers la fin d'août, devenu bizarre par le mélange singulier de ces mobiles fashionables et de ces sordides combattants de Fraschwiller. Les tirailleurs indigènes regardaient avec étonnement ces soldats de vingt ans tout surpris eux-mêmes de coucher sous la tente et de manier le fusil. Les vaincus de Wissembourg contaient à ces conscrits imberbes comment on se bat et comment on meurt. Assez impressionnés tout d'abord par la vue de cette armée en déroute s'abattant sur le camp, les mobiles s'étaient bientôt remis de leur émotion. Ils apprenaient ainsi ce que c'est que la guerre, mais pour la première fois ils la voyaient dans toute sa hideur.

Le camp des mobiles était à Mourmelon, le camp des soldats, de l'armée nouvelle de Mac-Ma-

(1) « Ces conscrits des quartiers populaires firent, en 1814, raconte M. Fournier, une telle émeute près des Arts-et-Métiers, dans le carré Saint-Martin, qu'il fallut les faire charger par la troupe. Ils se défendirent en vrais lions et l'on dut, pour les réduire, en tuer plus d'une quarantaine. »

« — Eh ! dit Napoléon, le soir, au préfet M. Frochot, voilà des gaillards qui ont l'esprit militaire; cela fera de bons soldats. »

« Ils le lui prouvèrent bientôt. »

« L'année suivante, au mois de juillet, la grande partie étant engagée contre les Russes, du côté de Witesbsk, Napoléon aperçut un jour, au plus fort de l'action, trois cents voltigeurs du 9<sup>e</sup> de ligne qui, soutenus par le 16<sup>e</sup> chasseurs, luttaient avec une ardeur admirable contre les Cosaques du comte Pahlen. Un moment il les crut perdus, tant ce tourbillon de lances sembla les serrer de près. Non, rien ne les avait émus, ni ébranlés. En peloton serré, près d'un ravin, ils avaient accueilli, par un feu d'enfer, le choc qui devait les briser, et ainsi ils avaient pu attendre que le 53<sup>e</sup> de ligne, dont le front mouvant s'était étendu, comme une muraille devant l'attaque des Russes, vint les dégager. »

« Quand ils sortirent sains et saufs du cercle tourbillonnant où ils semblaient étouffés, écrasés, ce ne fut qu'un cri d'admiration et de joie dans l'armée. »

« Napoléon descendit jusqu'au ravin qui, s'ils eussent lâché d'une semelle, aurait pu devenir leur tombeau, et galopant sur leur front de bataille resté intact : »

« — Qui êtes-vous, mes amis ? leur cria-t-il. »

« — Voltigeurs du 9<sup>e</sup> de ligne, et tous enfants de Paris. »

« — Eh bien ! vous êtes tous des braves, et vous avez tous mérité la croix ! »

« C'étaient les indisciplinés de Paris que la bataille avait mis au pas; c'étaient les conscrits du carré Saint-Martin que le premier feu avait fondus en héros. »

hon, s'étendait de la Veuve à Bouy. Beaucoup de soldats encore campaient autour de la ville même de Châlons, encombrée d'équipages, de trains d'artillerie, de cavaliers et de fantassins.

A côté du campement de la troupe, le camp des mobiles représentait ce côté fantaisiste qui a été un moment la force, et qui, par son exagération, par son développement excessif, est devenu la faiblesse du caractère français. Nous n'avons jamais su faire sérieusement les choses sérieuses. C'est quelquefois charmant cette verve de jeunesse et de gaieté qui semble devoir emporter allègrement les obstacles ; mais c'est un défaut aussi souvent et qui constitue un danger. Il y a un mot de la langue courante qui peint exactement les tendances funestes de cette nation qui est la nôtre. Et pourquoi ne pas l'écrire ce mot ? C'est le *chic*. Ainsi et de cette façon on a fait la guerre et on a défendu la patrie, mais sans cette fièvre redoutable et cette émotion sacrée qui fait courir sur la peau un frisson enthousiaste, communique aux veines et aux muscles comme une force inusitée et comme un sang nouveau.

Et il y avait pourtant dans ce camp des mobiles un certain air d'espoir, d'allégresse riante. Il y avait aussi la foi. Ces jeunes gens qui n'ont pu vaincre ont su mourir. Dans la *Revue des Deux Mondes*, M. Achard retraçait, d'après des notes vraies, le tableau de ce campement, où plus d'un de ces soldats improvisés berça longtemps des rêves de victoire.

« Aux premières lueurs du jour un coup de canon annonçait le réveil. Comme des abeilles sortent des ruches, des milliers de mobiles s'échappaient des tentes en s'étirant... Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, les cônes blancs des tentes se profilaient dans la plaine. Leurs longues lignes disparaissaient dans les ondulations de terrain pour reparaître encore dans les profondeurs de l'horizon. Un grouillement d'hommes animait cette ville mouvante. » La plaine est malsaine d'ailleurs, cette longue plaine crayeuse et nue qui jadis était un désert.

« Des vents terribles en parcouraient la vaste étendue, et nous aveuglaient de tourbillons de poussière ; à la chaleur accablante du jour succédaient les froids pénétrants de la nuit. Une rosée abondante et glaciale mouillait les tentes (1). »

Ce n'était pas là, au surplus, que se réfugiait l'élément fantaisiste de la mobile, c'était au Petit-Mourmelon, le coin de plaisance du camp : « Une longue rue, dont les bas côtés offraient une série interminable de cabarets, de guinguettes, d'hôtels garnis, de boutiques louches, de magasins borgnes, de cafés et de restaurants entre lesquels s'agitait

(1) *Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> juillet 1871.

incessamment une cohue de képis et de tuniques, de pantalons rouges et de galons d'or... Ça et là, on jouait la comédie ; dans d'autres endroits on dansait. » On songeait involontairement à ces armées de Louis XV où campaient les soldats avec les perruquiers et les comédiennes.

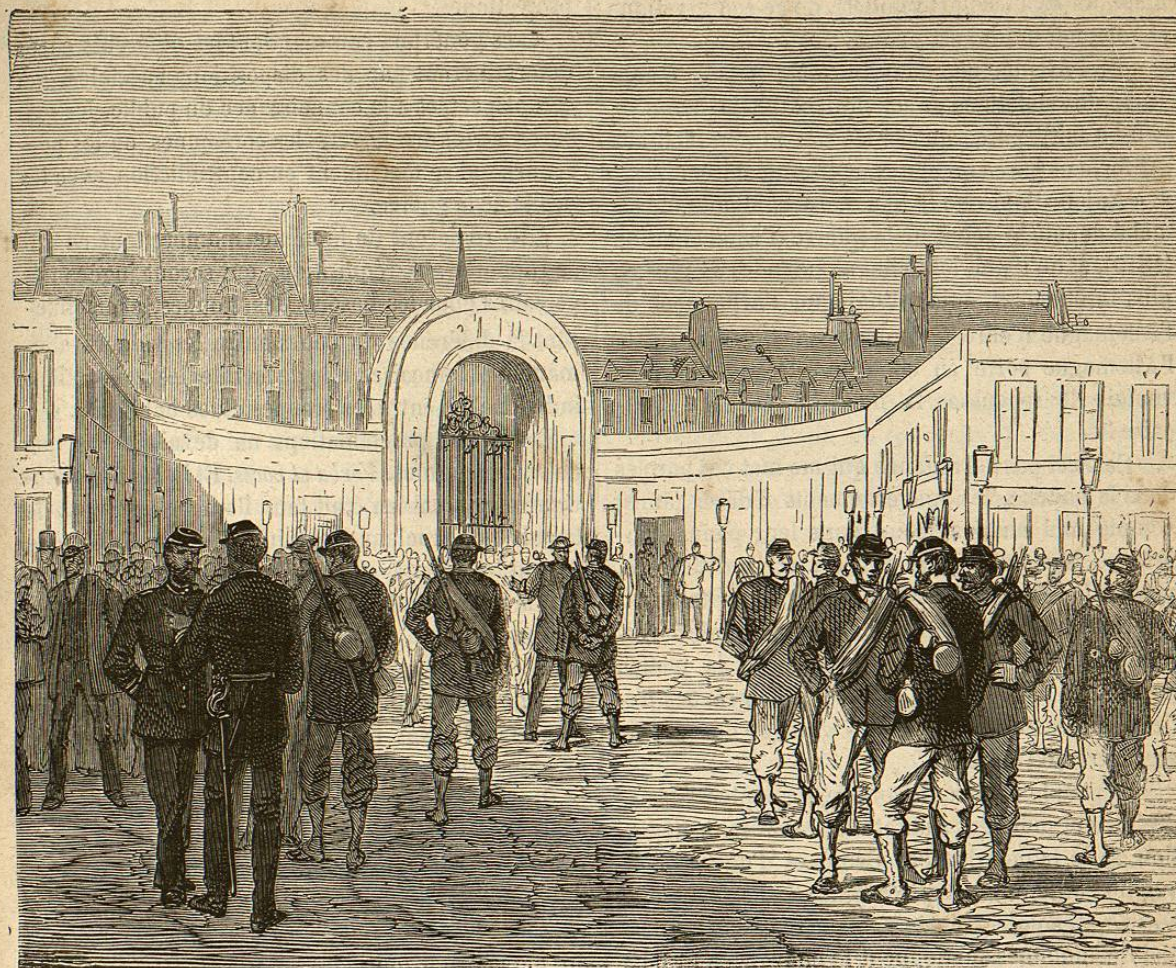
Tandis qu'on exerçait ainsi, tant bien que mal, quelquefois avec des bâtons en guise de fusils, les mobiles de Châlons, et qu'on formait avec ce qui restait d'hommes disponibles, de compagnies de dépôt, de soldats venus de Rome ou d'Afrique, l'armée destinée à Mac-Mahon, l'empereur se tenait, sombre et la plupart du temps solitaire, dans son logis de Courcelles. On le voyait parfois, avec son fils, assis au fond du jardin et traçant quelque plan ou quelque dessin sur le sable. Les cent-gardes, qui veillaient sur lui, portaient les armes, et il leur adressait, de sa voix lente, une parole d'encouragement. Bien des intrigues gravaient déjà autour du souverain. Après avoir, dans les premiers jours de la campagne à Metz, éprouvé la joie de se sentir libre de tout souci politique, puis l'angoisse de la lutte prochaine, qui s'annonçait plus formidable qu'il ne l'avait cru, il retrouvait à Châlons les mêmes soucis, les mêmes problèmes plus formidables encore. C'était le sort de sa dynastie qui se jouait.

M. Rouher s'était rendu à Châlons, voulant évidemment faire signer à l'empereur soit un acte d'abdication entre les mains d'un régent, soit la composition d'un gouvernement de régence. Nul ne le sait encore, mais les projets de proclamations et de décrets, retrouvés dans les papiers des Tuileries et traçés de la main de M. Rouher, corrigés par l'empereur, l'ordre d'annuler d'autres décrets dont l'histoire n'a pas connaissance, tout indique une agitation et des projets politiques dans le sens que nous sommes forcé de deviner. Le prince Napoléon, appelé sans doute comme conseil, ne devait point dissimuler à son cousin la gravité de la situation, pour peu qu'il s'exprimât avec lui avec la franchise, ou plutôt le cynisme qu'il apportait dans les conversations avec ses amis.

A l'heure où la France anxieuse écoutait, attendait le canon de Bazaine, à l'heure où Paris se fiant à Palikao, croyait à des victoires françaises devant Metz et comptait sur Mac-Mahon, le prince Napoléon disait à un journaliste qui rapportait l'entretien :

— Un miracle ne nous sauverait pas. La situation est perdue, la France va nous congédier comme des laquais et nous ne l'aurons pas volé !

Puis, tandis qu'on se battait en France quinze jours avant septembre, il prenait le train de Florence et promenait en Italie son uniforme de général de division. Le roi Victor-Emmanuel, le soldat de Palestro, envoya alors à son gendre son



PARIS PENDANT LA GUERRE. — Enrôlement d'un corps franc à l'Élysée.

tailleur Morandi, faisant sentir au prince Jérôme Napoléon Bonaparte qu'il fallait, au moins, loin des batailles, se montrer en habit de ville et non en costume d'officier français.

La France ne raisonnait pas comme le prince Napoléon et ni la France, ni l'armée. Presque tous ces soldats, vaincus à Froeschwiller, songeaient à la revanche et la croyaient prochaine. Ils avaient la rage au cœur. Mais tout semblait encore bien mal organisé ; intendance, service des postes, tout manquait. Des officiers, ayant perdu tous leurs bagages en Alsace, ne pouvaient recevoir le linge qu'ils demandaient chez eux. Cette armée française était abandonnée à elle-même. Tout étant prévu, disait-on pour une campagne d'Allemagne, rien n'était organisé pour une campagne de France. Il y a, dans notre armée, 264 membres d'intendance assimilés du grade de *général* à celui de *capitaine*, 500 officiers d'administration des bureaux de l'intendance, 325 officiers d'administration des hôpitaux, 325 officiers d'administration des subsis-

tances, 80 officiers d'administration de l'habillement et du campement. Toute cette phalange galonnée fut inutile.

Pendant ce temps, les armées allemandes envahissaient méthodiquement notre pauvre pays, trouvant tout réglé d'avance par leurs fourriers et tout fouillé par leurs uhlands. Le lent, l'incessant défilé des bataillons prussiens frappant de leurs lourds talons et comme d'un seul choc sur la terre française, la file interminable des escadrons, des cavaliers, des caissons d'artillerie aux roues d'un gris bleu, le flot toujours renouvelé, ce fleuve d'hommes et de fer débordait sur la Lorraine et sur l'Alsace, emplissant les routes, couvrant les ravins, occupant les villages. Les réquisitions pleuvaient, les pillages commençaient. On fusillait déjà les paysans hostiles, et pourtant, qu'avait dit le roi Guillaume en appelant son peuple à la défense du sol germanique ? Qu'avait-il dit en entrant sur la terre de France ?

En juillet, devant l'agression de l'empire, devant